

CeVeilaine 10/10-46

LA CRITIQUE DES FILMS

LA SYMPHONIE PASTORALE

Si l'on s'en tient à l'interprétation fidèle des textes, il faut bien convenir qu'un cinéaste, lorsqu'il recherche son inspiration dans une pièce ou dans un livre, trahit presque toujours plus ou moins volontairement l'œuvre originale. On a trop souvent disputé de cette question où le septième art s'oppose à celui du roman et du théâtre, pour y revenir encore à propos d'une adaptation où, d'ailleurs, l'essentiel de la pensée d'André Gide a été maintenu et où le talent majeur des scénaristes-dialoguistes, Jean Aurenche et Pierre Bost, et du metteur en scène, Jean Delannoy, se manifeste constamment. Quelques théoriciens, qui ne craignent pas les excès du rigorisme, trouveront peut-être là une matière à discussion facile, mais, quant à nous, soucieux de critique raisonnable, nous déclarerons nettement que ce film, malgré des défauts inhérents à sa substance même et à une transposition d'où l'évolution nuancée est obligatoirement exclue, fait le plus grand honneur à ses réalisateurs.

On connaît l'histoire : celle d'une fillette aveugle, Gertrude, vivant de la façon la plus primitive et qu'un pasteur, au hasard de son ministère, a découverte dans un hameau de montagne perdu au sein des neiges. Ayant, malgré les objurgations de sa femme, recueilli chez lui cet être diagraccié, le pasteur Martin se charge d'une entreprise démesu-

rée : arracher l'enfant à sa sombre animalité et, patiemment, l'éduquer.

Mais, nouveau Pygmalion, et bien que se défendant contre tout sentiment équivoque, il va s'éprendre, inconsciemment, de celle qu'il a modifiée spirituellement et qui, au seuil de ses vingt ans, est devenue une jeune fille physiquement séduisante et douée d'une sensibilité raffinée. Elle est même si belle, si douce, que le fils du ministre de Dieu, Jacques, en est, lui aussi, éperdument amoureux et une rivalité qui n'ose pas dire son nom dresse bientôt les deux hommes l'un contre l'autre. Le pasteur vieillissant, luttant contre l'obsédante angoisse d'une passion dont il se refuse l'aveu, n'a même pas songé à une guérison possible de sa protégée, les ténèbres où vit celle-ci lui assurant une sorte de primauté. Pourtant, une intervention chirurgicale rendra la vue à Gertrude, mais ce n'est point l'apaisement que lui apportera cette guérison imprévue. Aveugle, elle idéalait tout ce qui l'entourait et, obscurément, prêtait au pasteur qui l'avait sauvée de la déchéance les traits de son fils. Maintenant, partagée entre sa reconnaissance pour le père, en proie à un tourment dévorant, et le sincère amour qui l'unit au fils, suscitant autour d'elle, par sa seule présence, les réactions les plus redoutables, décelant ici et là les sourdes rancunes et les haines tenaces,

elle regrette la nuit qui l'avait des existences équivoques.

Situation sans issue. Gertrude n'est pas faite pour cette vie où tant d'âmes basses se complaisent et c'est dans la mort qu'elle trouvera sa délivrance.

Certes, *La Symphonie pastorale*, vue par Jean Delannoy, n'est pas le chef-d'œuvre que nous pouvons toujours attendre d'un tel maître mais, ainsi que nous l'avons dit, c'est un film de haute tenue et que certains tableaux d'une émotion bouleversante classent quand même parmi les meilleurs. On citera longtemps la scène où la jeune aveugle mange accroupie telle une bête; celles où elle apprend à sourire, où elle essaie, par le contact des mains, de découvrir le reflet d'une personnalité, la scène finale — d'une singulière et pathétique beauté — où, sur les bords du torrent où elle s'est jetée, le pasteur emporte le cadavre de Gertrude.

L'interprétation, qui comprend Pierre Blanchar, Jean Dessilly, Liline Noro, Andrée Clément, Louvigny, est entièrement dominée par Michèle Morgan qui, dans aucun de ses rôles, ne nous avait laissés sous l'empire d'une aussi profonde émotion. Son jeu, ses expressions sont un échantillon de simplicité et de vérité. Décidément, c'est une bien grande artiste !

André LE BRET.